

La campagne de 1712 : étude historique et militaire [suite]

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **12 (1867)**

Heft 8

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-331394>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

REVUE MILITAIRE

SUISSE

dirigée par

F. LECOMTE, colonel fédéral; E. RUCHONNET, major fédéral d'artillerie;
E. CUENOD, capitaine fédéral du génie.

N° 8. Lausanne, le 29 Avril 1867. XII^e Année.

SOMMAIRE. — La campagne de 1712. *Etude historique et militaire.*
(Suite.) — Nouvelles et chronique.

SUPPLÉMENT. — REVUE DES ARMES SPÉCIALES. — Progrès de
l'artillerie pendant les six dernières années en France, Italie,
Autriche, Prusse et Suisse (suite). — Bibliographie. (*Essai sur la
défense des eaux et sur la construction des barrages, par F.-P.-J. Piron. —
Taschenbuch für schweizerische Artilleristen.*)

LA CAMPAGNE DE 1712.

ÉTUDE HISTORIQUE ET MILITAIRE.

(Suite.)

Bataille de Villmergen.

L'armée bernoise, s'attendant à être attaquée, avait passé la nuit du 20 au 21 juillet sous les armes. Vers le matin, on apprit qu'une colonne ennemie marchait dans la direction de Villmergen, en cherchant à masquer son mouvement à la faveur des hauteurs boisées situées à l'orient des lacs de Baldegg et de Hallwyl ⁽¹⁾. Pour expliquer cette nouvelle opération de l'ennemi, nous devons rappeler que les conférences d'Aarau s'étaient terminées le 19 juillet. Elles n'avaient amené aucun résultat, et les députés des cantons avaient dû se séparer. Le gouvernement de Lucerne, cependant, était toujours partisan de la

⁽¹⁾ Plusieurs auteurs, en parlant de ce mouvement, racontent que ce fut le bruit du tambour des troupes catholiques qui jeta l'alarme dans le camp de Mouri, en faisant comprendre aux Bernois qu'ils étaient exposés à être coupés de leurs communications. Nous ferons observer qu'il ne s'agissait point ici d'attirer l'attention des Bernois sur cette marche, mais bien au contraire de la leur cacher, de manière à pouvoir les gagner de vitesse. Il est donc permis de supposer que ce mouvement fut exécuté avec aussi peu de bruit que possible.

paix, mais la population de ce canton s'était énergiquement prononcée pour la continuation de la guerre. Le gouvernement, craignant d'être renversé, avait dû céder à la pression populaire, et l'avoyer Schwytzer, se mettant à la tête du mouvement, avait pris le commandement de l'armée lucernoise. De leur côté, les contingents de Schwytz, de Zoug et d'Unterwalden, que nous avons déjà vus combattre à Sins ⁽¹⁾, avaient été, après ce combat, réunis en un seul corps placé sous les ordres du brigadier lucernois Pfyffer. L'armée lucernoise, combinant ses mouvements avec celle des petits cantons, devait reprendre l'offensive et tenter un nouvel effort contre l'armée bernoise.

Le plan de l'armée alliée catholique, autant du moins que nous pouvons en juger par ses mouvements, paraît avoir été le suivant : les troupes des petits cantons garderaient leur position actuelle, de manière à pouvoir, soit attaquer les Bernois dans leur camp de Mouri, soit les inquiéter dans leur retraite, s'ils cherchaient à regagner Lenzbourg, leur base d'opérations. Pendant ce temps, l'armée lucernoise suivrait les hauteurs boisées déjà citées et chercherait à atteindre le village de Villmergen. On comprendra aisément l'importance de ce dernier endroit, si l'on considère qu'il n'existait, à cette époque, aucune autre route menant de Mouri à Lenzbourg. De cette manière, toute ligne de retraite pouvait être coupée aux Bernois, et ces derniers, pris entre deux feux, couraient le risque d'être anéantis. Les Lucernois mirent, paraît-il, toute la célérité nécessaire dans leur mouvement, et nous venons de les voir, le 21 juillet au matin, longer les hauteurs et se diriger du côté de Villmergen ⁽²⁾. A la nouvelle de ce nouveau mouvement de l'armée ennemie, la généralité bernoise comprit l'imminence du danger. Elle se décida donc à quitter de suite le camp de Mouri pour chercher à son tour à gagner l'ennemi de

(1) Ces contingents paraissent être restés, depuis le combat de Sins, dans les environs de ce dernier endroit, sans que nous puissions préciser l'emplacement où ils avaient établi leur camp.

(2) Les relations de cette campagne sont assez obscures quant à la marche et à la composition de cette troupe. Nous n'hésitons pas à admettre que c'était l'armée lucernoise, puisque nous trouvons cette dernière le lendemain, 22 juillet, à Sarmensdorf, et que nous savons que l'autre partie de l'armée catholique (soit les contingents de Schwytz, de Zoug et d'Unterwalden) suivait, comme nous le verrons tout à l'heure, directement l'armée bernoise dans son mouvement de retraite par Mouri et Bosswyl.

Une autre question se présente ici, que nous ne saurions résoudre. La troupe lucernoise était-elle une nouvelle armée venant de Lucerne, ou bien cette troupe se composait-elle, en tout ou en partie, des corps que nous avons déjà vus, au début des opérations, concentrés à Münster, à Sursée et à Willisau, et qui n'avaient encore été engagés dans aucun combat? C'est à cette dernière supposition que nous donnerions la préférence.

vitesse en allant prendre position à Wohlen, près de Villmergen, de manière à couvrir ce dernier endroit. On en avertit les Zuricois au moyen d'un nombre convenu de coups de canon, et l'armée bernoise commença, le matin même, son mouvement de retraite, protégée par la brigade de Mulinen et le bataillon Fankhauser, qui gardèrent leurs positions sur la colline jusqu'à ce que l'armée eût défilé et qui se joignirent ensuite à la colonne, le bataillon Fankhauser formant l'arrière-garde. La marche des Bernois fut retardée à Bosswyl par un convoi de pain; il était midi lorsque l'artillerie et les bagages eurent passé ce dernier village.

Les troupes des petits cantons se mirent aussi en mouvement et un détachement, probablement l'avant-garde ennemie, suivit d'assez près la colonne bernoise. Mais, s'étant mis à piller les restes du camp que les Bernois venaient de quitter, ceux-ci purent continuer leur marche sans être inquiétés et ils arrivèrent le soir à Wohlen, village dans lequel on établit le quartier-général.

Le nouveau camp s'appuyait à gauche au hameau du Buelisacker, sur le chemin de Mouri à Villmergen, et s'étendait à droite vers ce dernier endroit. Devant le front était une colline boisée, d'où le terrain s'abaisse en pente douce jusqu'au *Himmelreich*, petite plaine située à l'entrée de Villmergen (1). Cette colline est séparée, par un petit vallon, d'une autre éminence boisée, plus considérable et qui forme la dernière ramification de la chaîne des collines qui s'étendent, depuis le canton de Lucerne, jusque vers Lenzbourg. Le village de Villmergen, adossé à cette dernière éminence du côté de l'orient, termine le vallon, vers le nord. A quelques minutes de là, du côté du sud et dans ce même petit vallon, se trouve le hameau d'Hilfikon, appartenant à la paroisse de Villmergen. Hilfikon est dominé par un petit château que sa position élevée désignait comme pouvant servir de poste d'observation. Enfin, plus au midi et hors du vallon, est le village de Sarmensdorf, dominé du côté de l'orient par une colline d'où l'on pouvait embrasser d'un coup d'œil la plaine occupée par le camp bernois.

Nous avons déjà fait ressortir l'importance du défilé de Villmergen et la nécessité qu'il y avait, pour les Bernois, de maintenir ouverte cette ligne de retraite. Le village était donc occupé, on peut s'en souvenir, depuis le 20 juin, par la compagnie de Moudon, sous les ordres du capitaine Cerjat de Féchy. Mais ce passage était encore fort exposé du côté du sud, et l'on pouvait craindre que l'ennemi, qui avait des

(1) C'était dans cette plaine que les Bernois avaient été défaits, en 1656, lors de la précédente guerre de religion.

troupes à Münster, ne profitât, pendant que l'armée bernoise était à Mouri, de l'éloignement de cette dernière pour s'avancer par Schwarzenbach, Fahrwangen et Sarmensdorf, et tenter un coup de main sur Villmergen par le petit vallon dans lequel se trouve Hilfikon. Aussi la généralité bernoise avait-elle envoyé, déjà depuis Mouri, un détachement de 100 hommes, placé sous les ordres du capitaine Polier de Bottens, pour en occuper le château. Arrivés à Wohlen, les Bernois renforcèrent ces mesures de prudence en détachant les deux bataillons neuchâtelois, qui prirent position dans une vigne située à l'entrée du village de Villmergen.

La généralité bernoise put s'applaudir d'avoir pris ces nouvelles dispositions, car, le lendemain, 22 juillet, l'armée lucernoise arrivait à Sarmensdorf et elle établissait son camp auprès de la chapelle d'*Angelsachsen*. Nous savons, d'autre part, que les troupes de Schwytz, de Zoug et d'Unterwalden s'étaient aussi mises en mouvement à la suite de l'armée bernoise. Elles furent, paraît-il, renforcées à Auw par un détachement de Lucernois ⁽¹⁾, et nous les trouvons, dans la journée du 22 juillet, dans les environs de Bosswyl, où nous avons tout lieu de supposer qu'elles avaient dressé leur camp. Elles rétablirent de suite leurs communications avec les Lucernois campés à Sarmensdorf et placés dorénavant sous les ordres du général de Sonnenberg ⁽²⁾. Le corps du brigadier Pfyffer forma désormais l'aile droite, et celui du général de Sonnenberg l'aile gauche de l'armée alliée catholique, laquelle, réunie, présentait un effectif de 10,000 hommes d'infanterie, avec quelques pièces d'artillerie de campagne. Elle ne possédait point de cavalerie ⁽³⁾. Le quartier-général paraît avoir été placé plus en

(1) L'aile droite catholique avait aussi été renforcée en chemin par un détachement venant du canton d'Uri ; nous ne savons, toutefois, où cette jonction avait eu lieu.

(2) Il paraît positif que c'était le général de Sonnenberg qui commandait, à la bataille de Villmergen, l'armée lucernoise. Une espèce de mystère plane sur l'avoyer Schwytzer, que l'on ne trouve plus nommé depuis le moment où il s'était placé à la tête de l'armée. L'auteur de *l'Histoire du canton de Vaud* semble croire qu'il aurait commandé en chef l'armée catholique alliée ; le fait est possible, mais il nous semble alors qu'on l'eût trouvé mentionné au moins une fois en cette qualité.

(3) Nous ne connaissons pas la force de chacun des deux corps qui formaient l'armée catholique. Nous pouvons, cependant, établir avec quelque certitude le calcul suivant : L'aile droite, commandée par le brigadier Pfyffer, se composait des 4000 hommes qui avaient combattu à Sins ainsi que des détachements de Lucerne et d'Uri qui l'avaient renforcée dès lors. Elle devait donc compter environ 5000 hommes. L'armée lucernoise, formant l'aile gauche et actuellement placée sous les ordres du général de Sonnenberg, devait, en conséquence, présenter un effectif à peu près semblable.

arrière, à Auw. Les chefs de l'armée catholique voulurent attaquer, dès le 22 juillet au soir, le camp bernois, mais des torrents de pluie firent remettre ce projet au jour suivant, que la même cause fit échouer le lendemain pour la seconde fois.

L'armée bernoise, affaiblie par les maladies, par les congés et par les pertes subies à Sins, était, paraît-il, réduite dans ce moment à 8000 hommes. Sa cavalerie comptait 300 chevaux et son artillerie se montait à huit pièces de campagne. S'attendant d'heure en heure à être attaquée, elle resta sous les armes le 22 et le 23 juillet. On avait placé 100 hommes en avant-postes du côté de Bosswyl pour couvrir l'aile gauche du camp. Le 23 juillet, une troupe ennemie sortit du bois, non loin d'Hilfikon, et se plaça à une portée de canon du camp bernois. On demanda alors des volontaires pour faire une démonstration de ce côté. Le lieutenant De Lessert, de Cossonay, se présenta, ainsi qu'une centaine de soldats. Mais la pluie, qui tombait toujours par torrents, empêcha de part et d'autre tout mouvement. La généralité bernoise commençait à avoir de sérieuses inquiétudes. Un heureux coup de main pouvait rendre l'ennemi maître de l'important passage de Villmergen. L'armée était dans le plus grand dénûment, l'état sanitaire se ressentait de la persistance du mauvais temps. On manquait en outre de chevaux et de fourrages. On décida donc, le 24 juillet, de quitter cette place le lendemain et d'aller occuper l'ancien camp du Meiengrün. Le bataillon d'Arnex, resté à Baden, reçut l'ordre de quitter cette ville et d'aller occuper le dit Meiengrün, ce qu'il exécuta dans la nuit du 24 au 25 juillet.

Dominée par les hauteurs avoisinantes, la rue longue et étroite du village de Villmergen forme un défilé dont le passage pouvait offrir quelque danger. On en fit donc occuper, dès le 24 juillet au soir, par la brigade de Mulinen et le bataillon Fankhauser, l'église et le cimetière, situés au centre du village et sur une colline qui commande le défilé.

Pendant que l'on prenait ces mesures au quartier-général de Wohlen, les chefs de l'armée catholique tenaient au quartier-général d'Auw un conseil de guerre tumultueux, dans lequel on résolut de tenter, le lendemain, 25 juillet, une attaque générale contre le camp des Bernois, et de chercher en même temps à couper leur retraite. A cet effet, les Lucernois attaqueraient de grand matin l'aile droite du camp de Wohlen, et les troupes des petits cantons, masquant leur mouvement à la faveur des bois et des autres inégalités de terrain qui suivent les sinuosités de la Bunz du côté de Bünzen et de Waltenschwyl, chercheraient à surprendre l'aile gauche des Bernois. Enfin, le général de Sonnenberg enverrait, dès la nuit suivante, un détachement qui se porterait

sur la hauteur qui domine le village de Villmergen et qui en descendrait avant le jour pour s'emparer du défilé. Mais nous verrons tout à l'heure que ce plan, quoique bien conçu, échoua par suite de l'indiscipline des troupes catholiques. Car, le lendemain, on ne put les mettre en mouvement que tard, et le détachement destiné à s'emparer du défilé négligea complètement d'exécuter cet ordre.

Le 25 juillet, à 5 heures du matin, l'armée bernoise levait son camp et s'avancait, dans le meilleur ordre, sur Villmergen. Un beau soleil avait succédé à la pluie des jours précédents, mais le terrain, encore détrempe, entravait la marche de l'artillerie et des bagages qui précédaient la colonne. On vit alors les Lucernois, sous les ordres du général de Sonnenberg, paraître sur la hauteur de Sarmensdorf, mais ces derniers qui, nous le savons déjà, étaient en retard, ne purent empêcher les Bernois de traverser heureusement le village, malgré un temps d'arrêt occasionné par l'insuffisance des chevaux nécessaires au transport des voitures. La brigade de Mulinen et le bataillon Fankhauser, placés vers l'église, sur la colline, purent de même effectuer leur retraite et suivre le gros de l'armée. Mais les Lucernois atteignirent alors l'entrée du village, où se trouvait encore la compagnie de Moudon; celle-ci dut se retirer en combattant, après avoir perdu plusieurs hommes, entre autres le capitaine Cerjat de Féchy et son lieutenant Demierre, qui furent les premières victimes de cette sanglante journée.

Vers 10 heures, l'armée bernoise avait atteint la plaine située au-delà de Villmergen. Le major-général Manuel la plaça alors, à portée de canon du défilé, en bataille sur trois lignes, ces dernières étaient à une portée de fusil les unes des autres. La troisième ligne était formée par l'arrière-garde. L'armée faisait front contre Villmergen. L'ennemi avait occupé, dans l'intervalle, ce dernier endroit. A l'orient du village, du côté de Wohlen, se trouve une petite éminence qui était alors couverte de vigne. Les catholiques y placèrent deux canons dont le feu, du reste, fit peu de mal aux lignes bernoises, et auxquels on répondit avantageusement avec quatre pièces de campagne.

La généralité bernoise, estimant que son infanterie, bien exercée, et sa cavalerie, devaient lui assurer une notable supériorité dans un combat régulier, cherchait à faire avancer l'ennemi dans la plaine. Les trois lignes firent face en arrière et marchèrent, en bon ordre, dans la direction de Lenzbourg; ce mouvement fut couvert par l'artillerie, qui était traînée par des hommes pris dans l'infanterie. Après avoir parcouru environ 600 pas, on vit effectivement les Lucernois s'avancer et placer leurs deux canons sur un chemin

qui, de la sortie de Villmergen, conduit sur la hauteur boisée qui domine la plaine. Les Bernois firent de nouveau front, mirent en batterie quatre pièces qui se trouvaient à leur aile droite, et répondirent ainsi au feu de l'ennemi. Ils voulurent alors tenter un nouveau mouvement en retraite ; mais les Lucernois, au lieu de s'avancer directement à leur suite, se portèrent à gauche et s'engagèrent dans le chemin dont nous venons de parler et qui conduit sur la hauteur, sans s'inquiéter du feu de l'artillerie bernoise qui, réunie dans ce moment, se montait à huit pièces.

Nous avons déjà mentionné cette hauteur ou éminence boisée au pied de laquelle se trouvent les villages de Villmergen et d'Hilfikon. Elle s'étend jusqu'assez près de Lenzbourg. A une demi-lieue au nord de Villmergen, adossé comme ce dernier endroit à la hauteur, se trouve le village de Dintikon ; la plaine, qui était alors occupée par l'armée bernoise, se nomme la *Langele* ; elle était traversée, dans sa largeur, par une forte haie qui la séparait en deux parties. La plaine s'étend, de Villmergen et de Wohlen, jusqu'à Dottikon et à Hendschikon. Elle est limitée à l'occident par l'éminence boisée déjà citée, et à l'orient par une forêt de chênes ; celle-ci s'étend le long des marécages qui suivent les sinuosités de la Bunz entre Wohlen et Dottikon, et elle se termine, près de ce dernier endroit, par une pointe nommée l'*Eschenmoos*. A la même hauteur que cette dernière, de l'autre côté de la plaine, se trouve la forêt du *Herrliberg*, située au nord de Dintikon, sur les dernières pentes de la grande éminence.

Voici l'explication du dernier mouvement des Lucernois. Voyant leur plan d'attaque manqué par suite de la difficulté qu'ils avaient eue, le matin, à réunir leurs troupes, les chefs de l'armée catholique, dépourvus de cavalerie et comptant peu sur la discipline de leurs hommes, avaient décidé d'éviter, pour le moment, un combat régulier, et de tenter, par contre, une double attaque contre les deux ailes de l'armée bernoise. Les Lucernois, commandés par le général de Sonnenberg, traversèrent en conséquence Villmergen, et nous verraons de les voir se diriger vers les sommités de l'éminence boisée, où ils allèrent prendre position sur une colline servant de signal, et située au-dessus de Dintikon ⁽¹⁾. Le corps du brigadier Pfyffer, de son côté, avait rejoint les Lucernois à Villmergen et s'en était séparé de suite pour se porter dans la forêt qui longe les marais de la Bunz.

L'état-major bernois avait bientôt compris le danger qui menaçait ses

(1) Suivant M. de Rodt, cette colline se serait appelée le *signal du Reitenberg*. Il doit se tromper, car le *Reiten* ou *Rietenberg* se trouve, au contraire, au midi de l'éminence boisée, entre Hilfikon et Seengen.

ailes. Il fit, en conséquence, exécuter un troisième mouvement en retraite. Arrivée à un quart de lieue au delà de Dintikon, l'armée fit de nouveau front. La plaine étant ici plus large, l'on forma les troupes sur deux lignes, auxquelles on donna la plus grande étendue possible en faisant entrer les trois derniers rangs dans les premiers (1). Des six compagnies de cavalerie, trois furent placées derrière l'aile droite, et trois derrière l'aile gauche, et des huit pièces de campagne, quatre furent placées au centre et quatre à l'aile gauche.

Nous possédons peu de détails sur la place assignée aux différents corps dans cette première formation de combat. Nous savons que l'aile gauche se composait de la brigade Petitpierre, placée en première ligne, de la brigade de Mulinen, du bataillon Fankhauser et de deux compagnies détachées, ces dernières troupes formant la seconde ligne. Cette aile, placée sous les ordres du quartier-maître-général May et du major-général Manuel, s'appuyait à gauche à l'Eschenmoos et traversait la route qui mène de Villmergen à Dottikon et au Meiengrün. L'aile droite, qui se composait des brigades Tschar-

(1) Nous trouvons l'explication de ce mouvement dans le *Règlement ou Ordonnance pour l'infanterie bernoise*, de 1710. La formation normale de l'infanterie en bataille était encore sur six rangs, qui se réduisaient, par une espèce de doublement de rangs, à trois, le quatrième rang entrant dans le premier, le cinquième dans le second, et le sixième dans le troisième. Le premier rang s'agenouillait alors pour tirer, et le second avançait le genou gauche de manière à permettre au troisième rang de tirer par-dessus son épaule. Un seul feu paraît avoir été en usage, celui de peloton, car le même règlement nous apprend que, pour tirer, chaque peloton s'avancé à son tour de trois pas devant le front du bataillon et donnait sa salve. Le feu commençait par les pelotons des ailes et continuait en se rapprochant du centre. L'emploi de la cartouche était déjà en usage chez les Bernois, et la rapidité relative du tir qui en résultait leur donnait une supériorité marquée sur leurs adversaires.

L'infanterie, à cette époque, avait à peu près abandonné *l'ordre profond* comme formation de combat. Ce dernier, qui était la conséquence de l'ancienne manière de combattre avec la pique et la hallebarde avait fait place, dans les armées de l'Europe, à l'ordre *mince* ou *déployé*, fait qui trouve son explication dans l'introduction récente et générale des armes à feu, et dont la conséquence naturelle était de chercher à donner au front de l'infanterie la plus grande étendue possible, de manière à procurer au feu de cette dernière toute l'efficacité dont il était susceptible.

Les Bernois, on a pu le voir, n'avaient rien négligé pour mettre leurs troupes à la hauteur des exigences du moment; aussi leur nouveau règlement de 1710 était-il exclusivement basé sur l'usage du fusil. Les troupes catholiques, par contre, mal armées et qui possédaient encore, selon toute apparence, une assez forte proportion de piques et de hallebardes dans leurs rangs, avaient en partie conservé la manière de combattre des anciens confédérés et formaient leurs troupes sur dix, douze et même seize et dix-huit rangs.

ner, d'Eclépens et Régis ⁽¹⁾, était commandée par le lieutenant-général de Sacconay. Elle traversait le chemin de Villmergen à Hendschikon et appuyait sa droite à une vigne située au nord de Dintikon, ainsi qu'à la partie inférieure de la forêt du Herrliberg. L'armée bernoise faisait front contre Villmergen et elle se trouvait, dans ce moment, dans la partie nord de la Langele, située au-delà de la haie.

Cependant, la généralité bernoise avait des doutes sur l'opportunité d'accepter ici la bataille. Le général de Diesbach, commandant en chef, ayant convoqué le conseil de guerre, celui-ci se réunit à cheval pour délibérer. Le général de Sacconay opinait pour continuer la retraite et occuper la forte position du Meiengrün, où les bagages de l'armée avaient été envoyés directement depuis Villmergen ⁽²⁾. Cet avis l'emporta d'abord. Nous avons déjà vu que le bataillon d'Arnex s'y trouvait depuis la nuit précédente, et le bataillon Fankhauser reçut alors l'ordre de l'y rejoindre. Mais le major-général Manuel ayant fait comprendre le danger de passer la Bunz, grossie par les pluies, sur un faible pont et en présence de l'aile droite ennemie, son avis prévalut, et le bataillon Fankhauser, qui commençait déjà son mouvement, reçut contre-ordre et dut alors se porter sur une hauteur située près de Lenzbourg, les mouvements des Lucernois faisant concevoir des inquiétudes pour cette ville, qui n'était occupée que par une faible garnison. La brigade de Mulinen dut aussi aller prendre position sur le Herrliberg, afin de prévenir un mouvement tournant de ce côté-là.

Il était, en effet, trop tard pour continuer la retraite, car, dans ce moment, l'aile droite de l'armée catholique sortait de la forêt et se pla-

(1) Le colonel Hackbrett était, on peut s'en souvenir, resté à Baden comme commandant de place, et sa brigade était actuellement commandée par le colonel Régis.

(2) On peut s'étonner de l'emploi peu judicieux que les Bernois faisaient parfois du terrain, car la plaine de Villmergen n'était point propre à une bataille défensive. Mais, du moment où l'état-major bernois voulait y accepter le combat, il eût dû le faire dès l'entrée de la plaine, et prévenir l'ennemi en occupant fortement une des sommités de la grande éminence, et garantir de même son aile gauche contre un mouvement tournant par la forêt. Les chefs catholiques, qui, à bien des égards, nous paraissent avoir été supérieurs à ceux de l'armée protestante, surent bien tirer parti de cette faute. Leur mouvement contre les deux ailes de l'armée bernoise était cependant défectueux en ce sens que, supérieurs en nombre, ils eussent dû employer une partie de leurs troupes à attaquer de front les lignes bernoises, et n'envoyer que de forts détachements surprendre les deux ailes ennemies, mouvement qu'ils eussent aussi mieux dû savoir masquer à la faveur des accidents du terrain. Les Bernois, n'ayant point d'ennemi à combattre de front, purent ainsi faire face des deux côtés, et attaquer, avec toutes leurs troupes, les deux ailes de l'armée catholique. Il est aussi à remarquer que cette dernière était trop indisciplinée pour seconder avantageusement les dispositions de ses chefs.

çait, sur deux lignes de douze à dix-huit rangs chacune, dans un champ, sa droite appuyée à la lisière du bois, non loin du hameau d'Hemmbunn. Devant le front ennemi se trouvaient quelques chênes. Quatre pièces d'artillerie, dont deux placées parmi ces derniers, et deux autres plus à droite, ouvrirent de suite leur feu contre l'aile gauche bernoise. Celle-ci, aussi pourvue de quatre canons, y répondit de son côté. On se fit peu de mal de part et d'autre, et les deux armées restèrent immobiles dans cette position jusqu'à une heure de l'après-midi; on croyait déjà que la bataille n'aurait pas lieu ce jour-là, lorsque les Bernois virent une forte troupe se détacher de l'aile droite catholique et se glisser à travers la forêt de chênes jusqu'à la pointe de l'Eschenmoos, d'où elle menaçait, en cherchant à la tourner, la gauche de l'armée protestante.

Il n'y avait pas un moment à perdre, et l'état-major bernois résolut d'attaquer sur-le-champ, et cela d'autant plus vite que l'aile gauche ennemie occupait encore sa position sur le signal de l'autre côté de la vallée, et qu'elle était, par conséquent, trop éloignée pour pouvoir porter secours à son aile droite.

Quoique le major-général Manuel eût son aile gauche considérablement réduite par suite du départ de la brigade de Mulinen et du bataillon Fankhauser, il n'en commença pas moins, avec la brigade Petitpierre et les deux compagnies d'infanterie qui lui restaient, l'attaque du corps du brigadier Pfyffer. Ses troupes, soutenues par l'artillerie, s'avancèrent en bon ordre à portée de fusil et ouvrirent un feu auquel les catholiques, quoique moins bien armés, répondirent avec succès. Mais le détachement qui s'était glissé dans le bois en sortit alors, et les Bernois allaient être attaqués de front et de flanc. Déjà les Genevois et les Neuchâtelois commençaient à céder, et les catholiques croyaient tenir la victoire, lorsque le major-général Manuel parvint, par une habile manœuvre, à rétablir le combat. Ayant fait faire aux bataillons de sa première ligne un changement de front en arrière, à gauche, de manière à former, avec ceux de la seconde ligne, la formation de combat connue sous le nom de *coin* ⁽¹⁾, il put ainsi faire face des deux côtés. Les dragons bernois attaquèrent alors l'aile gauche de la troupe

(1) Lorsque, dans une ligne de bataille, il se trouve à une des extrémités quelques corps repliés pour se garantir d'une attaque de flanc, ils présentent ce qu'on appelle le *crochet en arrière* ou la *potence*. Si ces mêmes corps sont portés en avant de la ligne de bataille, mais de manière à y rester liés en faisant un angle, ils forment le *crochet en avant* ou simplement le *crochet*. La potence devient *coin* et le crochet *tenaille* quand les deux branches de la ligne de bataille sont à peu près égales. C'est de la première de ces deux formations qu'il s'agit ici. (Voyez *Cours de tactique*, par le général G.-H. Dufour, chap. IV, § 1.)

qui sortait du bois. Enfin l'artillerie, qui paraît avoir employé dans cette occasion le tir à *ricochet*, fit des ravages considérables dans les lignes trop profondes des catholiques.

Voyant le combat engagé à l'aile gauche, le général de Sacconay eut l'heureuse inspiration de lui porter secours. Détachant quatre bataillons de l'aile droite, il les mena à travers la plaine contre la gauche des troupes de Pfyffer. Il trouva sur son chemin l'artillerie ennemie qu'il captura, après avoir tué de sa main plusieurs canonniers. Mais il reçut ici un coup de feu dans l'épaule qui l'obligea à quitter le terrain. Les catholiques étaient ainsi attaqués de front et de flanc. Ils commencèrent à céder et se jetèrent dans la forêt. Les Bernois les y poursuivirent et les rejetèrent dans les marais et dans les eaux de la Bunz, où un bon nombre d'entre eux trouvèrent la mort. Après cela, les protestants se dispersèrent pour piller le champ de bataille, et cette infraction à la discipline faillit compromettre le succès de la journée.

D'autres événements, non moins graves, se passèrent maintenant à l'aile droite. Car les Lucernois, que nous avons laissés sur le signal, voyant le corps de Pfyffer engagé, se mirent en mouvement pour descendre dans la plaine. Alors les Bernois de l'aile droite, se voyant menacés sur leur flanc droit, firent, par une conversion, front contre la colline, appuyant leur droite à la partie inférieure de la forêt du Herrliberg, et leur ligne de bataille se déployant le long de la route de Lenzbourg. Ils avaient devant eux le village de Dintikon et une vigne qui, depuis la route, allait jusqu'à la lisière du bois. Une haie, placée en avant de ce dernier, fut occupée par les grenadiers. Comme on craignait un mouvement tournant de l'ennemi par un chemin qui descend derrière le bois et qui mène à Ammerswyl, on avait placé la brigade de Mulinen en observation dans la partie supérieure de la forêt. Celle-ci ayant quitté précipitamment son poste par suite d'un ordre mal compris, sa retraite occasionna quelque confusion parmi les autres troupes placées plus bas. Le désordre fut bientôt réparé, et la brigade de Mulinen alla reprendre sa position dans la forêt du Herrliberg.

(A suivre.)



NOUVELLES ET CHRONIQUE.

Le département militaire suisse a adressé aux autorités militaires des cantons les circulaires suivantes :

Berne, le 6 mars 1867.

Tit. — A teneur du § 5 du règlement du 20 mars 1865, l'examen des sous-officiers